

Le marcheur des marécages

Il faisait un temps lourd le jour où le grand-père de Valentin a été aperçu pour la dernière fois. C'était aux abords des bois de Meurens. De ce jour, Valentin se souvient de la moiteur sur les visages, de la transpiration épaisse qui s'échappait de son dos et lui trempait les vêtements. Il se souvient des mirages qu'il croyait voir flotter au-dessus des chemins de traverse lorsqu'il se retournait, entre les champs de colza, pensant entendre quelque voix derrière lui. Il se souvient aussi de l'odeur bizarre qui se dégageait d'entre les jambes de Chloé, alors qu'ils s'embrassaient, cachés des éventuels promeneurs par l'ombre étouffante d'un aulne.

Elle lui tenait le cou et lui se tenait aux racines de l'arbre, un peu gêné, un peu ravi de ce qui lui arrivait. Chloé l'embrassait par à-coups, elle lui léchait le visage pour le rafraîchir. Il se souvient même qu'elle lui répétait « tiens, tiens, tiens », jusqu'au moment où, puisqu'il fallait bien faire quelque chose de plus, elle avait déboutonné sa chemise et dit : « ok,ok ». Il avait fait attention de garder les yeux bien ouverts tout du long.

Il ne se souvenait plus, par contre, des mots que lui avait dit son grand-père plus tôt dans la journée, à l'heure du repas. Il avait parlé de réparer quelque chose dans le jardin. La cage à poules sûrement, vu que c'était la seule chose qu'il y avait à réparer dans son jardin. Un voisin dira plus tard avoir bien entendu le grand-père donner des coups de marteau et scier du bois dans son jardin. Mais il n'y prêta pas plus d'attention que cela. Il avait préféré diriger toute son attention sur les avant-bras couverts de sueur de son autre voisin, alors que celui-ci l'aidait à retourner la terre qui longea sa haie. Cela faisait des mois qu'il rêvait de ces bras autour de son dos. Ce qu'il ne savait pas, c'était que l'autre rêvait de son cul toutes les nuits. Mais ni l'un ni l'autre n'oseraient en parler ce jour-là. Dans tous les cas, c'était une histoire qui finirait bien.

Le matin de ce même jour, le grand-père de Valentin se réveilla avec des douleurs au bas du dos. Il se sentait tassé, peut-être avait-il trop bougé pendant son sommeil, peut-être avait-il trop rêvé, il n'en était pas sûr. Il appela sa cousine pour lui parler de ses douleurs. Elle avait le don. Elle le verrait demain. Sa cousine était toujours venue à bout de ses pires douleurs.

Il appela ensuite son petit-fils pour lui demander ce qu'il voudrait manger à midi. Comme il faisait très chaud, ils mangeraient froid. Il partit à pied pour aller acheter des tomates. Sur le chemin du retour, il s'arrêta à plusieurs reprises pour ramasser des pierres qu'il rejetait plus loin. Il semblait agité. Au dernier croisement avant sa maison, il regarda vers le bois. Il resta ainsi une minute ou deux. Un

coureur le salua en le dépassant. Il se tenait droit, raide. Il avait vu quelque chose. Mais peut-être n'était-ce que la chaleur qui assourdissait ses pensées et pesait encore sur son dos.

Pendant le repas, il mangeait en souriant. Des fois, il posait sa main sur l'épaule de Valentin, qui souriait aussi. Valentin ne resta pas pour le café, malgré l'invitation de son grand-père. Il devait voir un ami pour un exposé. En vrai, c'était bien sûr Chloé qui lui avait écrit. Elle avait un truc à lui montrer. Mais ça, il n'allait pas le dire à son grand-père. Il partit en direction du village, avant de tourner à gauche entre les champs. Au moment où il allait disparaître derrière les pétales jaunes des colzas, il regarda derrière lui pour dire encore une fois au revoir à son grand-père. Mais ce dernier lui tournait le dos. Il regardait en direction du bois de Meurens.

Vers la fin de l'après-midi, alors que le soleil commençait à se faire plus clément et que l'air lourd laissait sa place à un vent frais venant de l'autre côté du lac, le grand-père de Valentin longea le bois par un sentier de terre. Lorsque Paolo, un des habitants du village, le croisa lors de sa promenade quotidienne de fin du jour, il le salua et lui demanda ce qu'il cherchait comme ça, le visage tourné vers les ronces qui bordaient les aulnes. Le grand-père lui répondit qu'il cherchait des fraises sauvages, bien que, comme Paolo le racontera plus tard, il ne portait pas de panier et Paolo n'avait encore jamais vu de fraises sauvages dans ce coin-là. Mais le grand-père connaissait de nombreux recoins secrets, si bien que Paolo se dit qu'il devait savoir quelque chose qui lui était encore inconnu. Il nota l'endroit pour lui-même, pensant y revenir. Ce fut la dernière personne à apercevoir le grand-père de Valentin.

La nuit était déjà bien avancée. On entendait de temps à autre des petits animaux ramper dans le champ d'en face. Des chauves-souris volaient autour des lampadaires pour dévorer les moustiques. On voyait leurs ailes passer furtivement dans le halo de lumière. Le grand-père était dans son lit. Il rêvait. Il laissait échapper des sons, la bouche ouverte. La chaleur se faisait pesante. On entendait parfois un long hululement dans la nuit. Il se réveilla en sursaut, les pieds emmêlés dans les draps, le torse en sueur.

Il alla boire un verre d'eau pour se calmer. Il respirait déjà mieux. Il était assis à la table en bois de chêne de sa cuisine. Les dalles en terre cuite étaient fraîches sous ses pieds et le réconfortaient. Il respirait maintenant normalement. Il regardait le poster en face de lui. Un autoportrait de Romaine Brooks que sa femme avait acheté dans la boutique d'un musée à Lausanne, il y a longtemps de cela. On pouvait y voir la figure d'une femme dans un costume d'homme, les yeux dissimulés par l'ombre de son haut-de-forme. Il en avait toujours eu un peu peur. Il n'aimait pas ne pas savoir où portait ce

regard et si c'était vraiment un homme ou une femme qu'on voyait sur ce tableau. C'était un autoportrait mais il aurait bien pu s'agir d'un de ces jeunes hommes efféminés comme on en voit parfois passer en ville. Ce soir, pourtant, le tableau le rassurait un peu. Il y avait d'autres mystères dans la nuit et il appréciait de se trouver face à un mystère qui lui était familier. Il se laissa absorber par la contemplation de ses tons de gris, par la droiture de la silhouette, les mèches qui s'échappaient du chapeau. Il avait l'impression que l'eau remuait doucement dans l'arrière-plan. Puis, il entendit un autre hululement et son regard se transforma. Il regardait le vide à présent. Il était ailleurs.

Il se leva de sa chaise avec douceur et marcha jusqu'à sa porte. Il sortit dans l'air de la nuit, sans ses chaussures, sans rien porter d'autre que son bas de pyjama et son débardeur blanc. Il marchait d'un pas régulier et lent. Il allait vers le bois de Meurens. Une lueur floue, timide, semblait émaner du lointain, entre les aulnes. On aurait dit une lueur de luciole prête à disparaître, d'un vert étouffé, à peine plus vert que l'obscurité.

Le grand-père arriva à la lisière du bois. Il pénétra dans l'enceinte de la forêt. Ses pieds rencontrèrent bientôt l'humidité poisseuse des marécages. Il s'enfonça dans l'eau. La boue collait à son pyjama. L'air était aspiré entre ses jambes. Il marcha ainsi sans s'arrêter. La terreur montait jusqu'à sa gorge. Il sentait le froid envahir ses narines, mortifier ses bras, ses épaules, le haut de son crâne. Il avait peur, tellement peur. Des sons d'animal blessé s'échappaient de sa bouche. On aurait dit un long sanglot sans larmes. Les lampadaires du village n'étaient plus visibles. Il ne voyait plus rien d'autre que la foule obscure des aulnes qui l'entouraient et qui disparaissaient à mesure que sa vision se faisait plus faible. Le noir de la nuit avait tout pris. Il n'y avait plus que cette lueur verte qui semblait émaner de ses pores. Le vieil homme marchait et marchait, ses pieds avalés par la boue. Bientôt, il ne ferait plus qu'un avec les marécages. Il s'était perdu pour toujours. La luciole disparaît dès qu'on ferme les yeux.

Les années ont passé. Valentin, comme les autres, a fini par se résigner. Les gens du village ont continué leur vie. Il ne reste plus rien dans la maison du grand-père. Des gens l'ont rachetée et ont jeté tous les anciens meubles. Maintenant, dans la chambre du grand-père, il y a un petit garçon qui y vit. Il aime regarder par la fenêtre le soir, quand les étoiles peuplent le ciel, et qu'on entend plus rien d'autre que le vent et le bruit des animaux nocturnes. Et il vous jure, ce petit garçon, il vous jure, il vous jure ! Il vous jure que la nuit, parfois, il aperçoit une silhouette verte qui rôde, lentement, entre les aulnes du bois de Meurens.